

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barthélémy MICHELET

M. le chanoine Oswald Mathey

I. L'étudiant

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 97-104

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

M. le chanoine Oswald Mathey

1. L'étudiant

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire !
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire,
Que vous avez béni.

Victor HUGO

Penchés sur le bord d'une tombe, les *Echos* pleurent un mort qui leur fut cher. M. le chanoine Oswald Mathey, à qui en grande partie ils sont redevables de l'existence, vient d'échanger les misères de la terre contre les joies éternelles. Nos cœurs, ces jours, sont tout à leur douleur. Hélas ! il s'en est allé déjà l'ami tendre et dévoué dont la jeunesse, si courte, fut cependant féconde en initiatives et en exemples. Il s'en est allé à 28 ans, avant d'avoir pu réaliser l'idéal de zèle ardent et d'apostolat auquel il avait consacré sa vie. Il s'en est allé, laissant le souvenir d'un jeune homme modèle dans sa famille, dans ses études et dans sa vie religieuse. Comme c'est bien le cas de répéter les paroles, voilées de chrétienne tristesse, que nous extrayons de l'une des lettres que, simple étudiant, il nous écrivit : « Mon cher ami, comme la vie n'est rien ! comme les joies sont courtes, fausses ! comme on sent de plus en plus qu'une seule chose est assurée, la foi ! Hélas ! c'est la vie ! nous ne sommes pas ici-bas pour jouir même des plus saintes affections. Dieu nous offre la souffrance comme prix du ciel ; acceptons-la, sanctifions-la en ne murmurant pas, en aimant la main paternelle qui nous l'envoie. »

Un doux soleil de printemps éclaira ici-bas son départ, et maintenant, nous en avons l'intime persuasion, là-haut, dans les célestes demeures, les rayons divins du soleil de

vérité illuminent son front de splendeur et d'amour. Il est entré dans la réalité suprême...

Né en 1878, à Martigny-Croix, d'une famille aux fortes croyances catholiques, M. O. Mathey reçut au foyer paternel cette empreinte chrétienne de bonté, de devoir et de dévouement, qui furent les traits marquants de son caractère et de sa conduite. Le ciel l'avait doué d'une belle intelligence, d'un esprit pétillant et délicat, d'une grande énergie de volonté et surtout d'un cœur aimant, passionné pour le bien. Aussi, quand vinrent les jours du collège, eut-il à cœur de cultiver ces facultés, de les développer de son mieux afin de pouvoir ensuite les consacrer utilement à son pays et à l'Eglise. Ses succès classiques restent comme le témoignage de ses efforts et de son travail.

Ceux qui l'ont connu de près savent les rares qualités de ce jeune étudiant, toujours aimable et joyeux. La bonté rayonnait sur son visage, elle groupait autour de lui les cœurs en affectueuse sympathie. Aimé de tous, supérieurs et condisciples, parce que, aimable et serviable pour tous, il nous a fait sentir combien vrai est ce mot de Lacordaire : « C'est une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu. »

Mais s'il fut bon et si à cette bonté de cœur s'alliait une grande délicatesse d'esprit, il savait aussi se montrer ferme quand le devoir le demandait. D'ailleurs, comme dit saint Thomas, la bonté, fille de la force, ne règne que dans les âmes habituées à se vaincre. Et ces âmes-là sont énergiques, elles se dressent contre le mal comme un inexpugnable rempart. Ainsi fut notre ami. Et, à cet égard, au collège surtout, son influence fut grande.

A mesure que s'élargissait la sphère de ses connaissances, la notion de ce que doit être le jeune homme chrétien apôtre se précisait en lui, se burinait en son âme, devenait le

centre de ses aspirations et de son activité. Et cette notion, il s'efforçait de la faire passer chez ses condisciples.

« Vous aussi, leur disait-il, vous sortez de la classe ouvrière, ne ferez-vous rien pour elle ? Menacée dans sa foi, n'a-t-elle rien à attendre de vous ? Alors, à quoi bon vos études ? Le peuple aime le Sauveur dont il a été si particulièrement aimé ; s'il l'oublie, l'égoïsme ou la corruption de ses chefs intellectuels en est la cause. N'étant point corrompus, serez-vous égoïstes ? Non, mes frères, vous m'aidez, nous irons ensemble porter au travailleur l'estime de lui-même, de son âme immortelle, de sa profession ; nous irons l'instruire, le consoler, le rendre meilleur et plus heureux. Dans notre cœur, retrouvant plus sonores les battements du sien, il nous comprendra, il sera fier de nous, il dira : Ceux-là sont bien des nôtres ! Voilà de vrais chrétiens et de vrais paysans ! »⁽¹⁾

Ces pensées, cet esprit de conquête pour le Christ, il les devait à son éducation première, d'abord, si profondément et si virilement chrétienne, reçue au sein de la famille, à ses maîtres ensuite, ainsi qu'au grand Veillot, dont il fût l'admirateur et le disciple et dont, en termes émus, il a chanté sur lui l'action bienfaisante :

« O Veillot, s'écrie-t-il, c'est toi qui m'arrachas aux lectures légères, c'est toi qui me fis voir dans la vie autre chose qu'une lutte désespérée et jalouse pour les jouissances, les honneurs et les richesses ! Tu as élargi mon cœur pour y faire entrer l'amour de Dieu, de l'Eglise, le respect et l'amour des pauvres, la soif du dévouement. Oh ! ne permets pas que, dans les rudes assauts de ma carrière future, ces nobles passions en sortent jamais ! Souvent le découragement est venu : ta parole enflammée toujours me releva en me montrant le but. Grâce à toi, je ne puis plus tourner le dos

¹ *Il souffrait*, dans les *Echos de St-Maurice* de février 1902, p. 48. Cet extrait et ceux que nous donnons plus loin, des écrits de M. Mathey, ne sont pas des écrits de dilletante ; ils ont tous d'abord été vécus.

au Calvaire. Lorsque, les yeux fixés sur la divine souffrance, j'entends les haineuses clameurs de l'ignorance et du vice, j'éprouve un immense besoin de proclamer ma foi. Une seule prière s'échappe alors de mes lèvres : O Christ, donnez à mon cœur assez de force pour accepter tous les sacrifices, à ma voix, la puissance qui lui manque, pour appeler à vous tous mes frères souffrants. ! »⁽¹⁾

On le voit, l'Eglise et la classe ouvrière étaient les deux amours de son âme. Pour leur défense, il aurait déployé toutes ses forces vives et l'exemple d'un beau zèle, car il avait, selon l'expression d'Ollé-Laprune, l'« heureuse humilité qui permet de faire grand. »

De plus, son intelligence était trop ouverte, son zèle trop éclairé pour se contenter d'un programme purement négatif ; il savait, pour l'avoir expérimenté déjà autour de lui, que les dispositions les meilleures ne se maintiennent et ne s'affermissent chez les jeunes gens qu'à la condition de rencontrer un champ d'action propice où satisfaire leur soif d'activité et de dévouement. Que de fois, en d'intimes causeries, si charmantes en sa compagnie, il a déploré devant nous certaines méthodes de formation qui arrêtent tous les élans d'enthousiasme, toutes les juvéniles aspirations, au lieu de les seconder et de les orienter vers le bien. Prendre la jeunesse, avec ses ardeurs, ses simples et courageuses espérances, pour la consacrer à la cause religieuse et patriotique, en l'y attachant par des œuvres grandes et généreuses qui la captiveraient et tremperaient son cœur : tel fut l'idéal de M. Mathey étudiant, les nobles idées qu'il semait dans son entourage et qui tôt ou tard germaient.

Successivement secrétaire, vice-président et président de l'*Agaunia*, section des Etudiants-Suisses, en 1897-98, en 1898-99, 1899-1900, et Préfet de la *Congrégation* de la Sainte Vierge, en 1898-99, lors de sa réorganisation et de son

¹ *Un ami : Conversion*, Id. Janvier 1900.

affiliation à la Congrégation-mère de Rome, M. Mathey consacra ses efforts et son influence à faire de ses condisciples de vaillants défenseurs de l'Eglise, à développer en eux l'initiative personnelle et l'esprit chrétien, œuvre qu'il a lui-même résumée en quelques lignes que nous ne pouvons nous empêcher de citer encore :

« Avec cette sérieuse connaissance des principes, dit-il, nous voudrions acquérir un peu d'esprit d'initiative ; nous voudrions sortir de notre patriotique apathie pour entrer résolument dans le beau mouvement de rénovation religieuse, qui se poursuit en Europe depuis un siècle. L'immobilité forcée nous tue. Nous sommes jeunes et la jeunesse brûle de se dévouer. Qu'on lui donne une cause digne de ses élans : elle grandira avec l'objet de son amour, et, sans compter, se dépensera pour lui. Si rien de noble, au contraire, ne fait battre son cœur, ses ardeurs retomberont sur elles-mêmes, dans un honteux égoïsme, pour la dégrader et la flétrir. Nous avons connu l'Eglise et nous voulons l'aimer. Mais un amour platonique ne nous suffit pas. Nous sommes las de voir avec quelle indifférence on écoute et on défend cette mère. Mieux vaut agir, pensons-nous, pour empêcher le mal, que de le laisser s'accomplir et de se montrer ensuite admirables en gémissements. »

On le voit, un amour platonique ne lui suffit pas : « qu'on lui donne une cause digne de ses élans!... »

Ce désir, ce besoin de créer une œuvre où les « jeunes » essaieraient leurs forces, fut la pensée initiale qui l'associa aux hommes audacieux et dévoués qui jetèrent les bases de ce qui est aujourd'hui l'« Imprimerie St-Augustin », d'où sont nées des œuvres bien opportunes. La première en date fut précisément les « Echos de St-Maurice », auxquels notre ami, alors étudiant en philosophie, contribua pour une large part. La genèse de cette fondation, il l'a donnée dans un article étincelant de verve et de généreux sentiments : « La veille du départ », paru dans le premier numéro du journal.

Avec quelle joie il saluait les progrès de cette feuille aimée. « Les modestes débuts de cette œuvre, à notre cœur si chère, n'ont rien de décourageant, écrivait-il à son cinquième mois d'existence. Il est maintenant démontré que le journal peut vivre. Il vivra ! Chaque année, il gagnera en intérêt, en valeur littéraire. Les « jeunes » profitant de notre expérience et de nos tâtonnements, se préparent à faire mieux que nous. Qu'ils travaillent, nous les en supplions ! Ne laissez pas, chers amis, à l'exemple de vos aînés, se rouiller la plume et s'alourdir la main ! Et nous croyons bien entrer dans ses vues en adressant, à notre tour, aux « jeunes » d'aujourd'hui ce vibrant appel qui, nous l'espérons, trouvera un écho dans leur cœur.

Les nombreux articles, très divers, qu'il donna *aux Echos* et à quelques autres journaux, sont tous marqués au coin du bon goût et d'une exquise délicatesse. Dans ces tableaux artistement tracés, son âme s'est peinte avec ses espérances et ses douleurs. Il y consacrait tout son temps libre. Les extraits que nous avons donnés et ceux qui suivent montrent quelle plume harmonieuse encadrerait d'aussi fortes convictions. Un rythme pénétrant et délicat, à l'instar de la musique, anime les pages qu'a laissées notre ami, pour qui la langue française n'avait pas de secrets. Voici, à titre d'exemple, pour ceux qui l'auraient oublié un ravissant tableau de l'éveil printanier :

« Dans la vaste abbaye tout se tait, tout repose. Sur ma fenêtre, une brise légère incline et relève tour à tour les gracieuses tiges d'un géranium. Viens, me dit-elle, de sa voix murmurante, viens goûter la poésie des choses nouvelles ou rajeunies. Dieu travaille dans les germes qui se gonflent d'allégresse. Pour répondre la première à son appel, déjà l'humble violette ouvre, emmy le gazon, la petite corolle, dont la senteur te fut si chère. Au travers des cieux, vois avec quelle royale nonchalance glisse sur les nuées, où se joue sa lumière, l'astre que les Ecritures font synonyme de

la beauté. Dépose ta plume, viens à ta fenêtre jouir de la fraîcheur du soir et du laborieux recueillement de la nature ; puis laisse ton cœur s'émouvoir : il va chanter comme une lyre sous les doigts du Tout-Puissant ! »

On entrevoit par là ce qu'aurait été pour les lettres valaisannes et catholiques celui que nous pleurons, si Dieu, dans ses desseins impénétrables, en avait jugé autrement et s'il ne lui avait ravi les étés laborieux et féconds, au sortir d'un aussi brillant printemps !

... Les années passent vite. Parvenu au terme de son collège, M. O. Mathey vit se poser devant lui un problème d'ordre plus intime et plus grave. Où Dieu le voulait-il ? quelle mission allait-il lui confier. Cette question fit beaucoup souffrir son âme impressionnable ; elle marqua d'une crise poignante cette période de sa vie, crise qu'il a notée en une touchante esquisse.

« Le monde et Dieu, dit-il, en son cœur luttèrent. Ce qu'il aurait voulu, lui, c'était « enguirlander sa vie des roses de la terre » et servir Dieu « dans les joies du siècle ». Dieu, au contraire, « demandait tout : l'arbre avec le fruit, avec les œuvres, l'ouvrier ». Mais que de sacrifices à faire !

Son rêve est de servir le peuple, ces bons paysans qu'il aime. « Pour conserver à ces hommes les biens de l'âme et la prospérité matérielle, il voulait courageusement travailler » ce pendant que, fondé par lui, un petit journal, au coquet et intéressant programme, seconderait ses efforts et lui vaudrait « un tribut moins d'admiration que d'amour ». Mais Dieu veut plus que cela !...

La jeunesse lui présente l'avenir sous des couleurs plus idéales et plus fascinantes encore ; elle le lui montre ensoleillé par une affection « au cœur plus douce que sur le front de l'enfant le premier baiser de sa mère » et « plus légère qu'au rosier le fardeau de la rose », affection qui entrerait avec lui dans sa jeune maison après avoir été la sauvegarde de sa jeunesse. Mais Dieu veut plus que cela.

De ses enfants il formerait de vrais et solides chrétiens qui suivraient « leur père dans la voie dure aux pieds, douce au cœur, du dévouement social », tandis que lui-même entourerait ses parents âgés « d'honneur et d'affection ». Mais Dieu demande mieux que cela.

La voix littéraire à son tour fait entendre de provocants appels et il se sent en l'âme assez d'ardeur et de flamme pour la faire résonner, cette voix, en accords harmonieux. Il aime en outre la montagne d'un amour passionné et la liberté plus encore. Oui, mais de tout cela et de bien d'autres choses encore, Dieu veut le sacrifice.

La crise fut douloureuse, mais salutaire : il comprit l'appel divin et « il se donna ». En septembre 1900, il prenait l'habit au Noviciat de St-Maurice. En ce jour de sacrifice, le bonheur l'effleura de son aile et les joies de l'immolation en perpétuèrent la conquête. Dès ce moment il est tout à Dieu.

(A suivre)

B. MICHELET